

FRANÇOIS GARDE

**POUR TROIS
COURONNES**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CE QU'IL ADVINT DU SAUVAGE BLANC, 2012.

POUR TROIS COURONNES

FRANÇOIS GARDE

POUR TROIS
COURONNES

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Pour Marie et Manon

Le grand inconvénient de la civilisation,
c'est l'absence du danger.

STENDHAL

Nous nous embarquerons sur la mer des
ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.

BAUDELAIRE

PREMIÈRE PARTIE

CURATEUR
AUX DOCUMENTS PRIVÉS

J'avais alors à peu près vingt-trois ans. Au dernier jour de l'escale, dans un bar proche du port, un homme engagea la conversation sur quelques banalités, puis me demanda si je voulais gagner un peu d'argent.

Surpris, sinon méfiant, je lui demandai ce qu'il faudrait faire pour cela. S'il m'avait tout dit d'emblée, je pense que je ne l'aurais pas cru, ou l'aurais pris pour un fou. Mais il était habile, ne dévoilant son offre que par petites touches. Par mes questions, je l'aidai malgré moi à présenter sa proposition comme un honnête contrat.

Il m'offrit une bière, que je bus lentement, pendant qu'il continuait remerciements et explications — tout cela confus et embarrassé, ou alors emmêlé à dessein, pour me permettre de bien comprendre ce qu'il attendait de moi.

Au bout d'un moment, il ajouta un « Nous y allons ? », qui résonna comme une invitation et comme un ordre. « Oui monsieur. » Je le suivis pendant une dizaine de minutes vers la ville haute, marchant non à côté de lui, mais quelques pas en arrière. J'aurais pu choisir mon propre chemin. Mais je ne craignais pas de mauvais coups, je n'avais rien à perdre, et restais partagé entre la curiosité, l'excitation, un fou rire intérieur, un peu d'humiliation et en même temps une sorte d'inexplicable gravité.

Il entra dans une maison banale, monta à l'étage. Il ouvrit

une porte et dans un salon peu meublé rejoignit un autre homme, à l'allure élégante comme lui. Ils parlaient à voix basse, et de moi.

Celui qui m'avait abordé me dit :

« Tu es toujours d'accord pour ce que tu as à faire ?

— Oui monsieur.

— Viens avec moi. »

Il me conduisit dans une autre pièce.

« Je suis médecin. Je dois t'examiner. Tu comprends ?

— Oui monsieur.

— Enlève tes affaires. Tu peux garder ton tricot. »

*J'ôtai ma veste et la posai sur une chaise, puis mes chaus-
sures, mon pantalon, enfin, sur une confirmation d'un geste,
mon caleçon. Nu, sauf les chaussettes et le tricot de marin,
avec un sentiment croissant de malaise, j'attendis.*

« La santé est bonne, mon garçon ?

— Oui monsieur.

*— Je ne vois rien d'anormal ou d'inquiétant. Tu vas
pouvoir...*

— Oui monsieur. »

*Il m'indiqua la porte opposée à celle du salon. Je la fran-
chis, il la referma derrière moi.*

*Je découvris une chambre quelconque aux rideaux tirés.
Dans le lit en bois sombre, sous une couverture, une femme
était allongée. Un masque en dentelle noire prolongé d'une
voilette dissimulait son visage. Elle respirait paisiblement et
ne dit mot.*

*J'ouvris le drap et entrai dans le lit, recherchant la chaleur
de sa cuisse contre la mienne. Elle ne portait qu'une légère
combinaison, qui cachait peu de choses de son corps. Elle
devait avoir une trentaine d'années. Elle ne fit aucun mou-
vement lorsque j'effleurai sa main, lorsque j'esquissai une
caresse.*

*Je touchai son sein, son épaule, ses cheveux noirs. Son
immobilité d'abord me troubla, mais je m'émus de ces
caresses qu'elle ne me rendait pas, de la finesse de sa peau,*

de l'odeur légère de son parfum. Je ne devais ni soulever le masque ni chercher à l'embrasser, et sans doute me surveillait-on.

Ils avaient choisi un matelot jeune et vigoureux pour une prestation rapide, efficace et discrète. Ils l'auraient.

Je vins sur elle. Il me sembla un bref instant qu'elle avait légèrement écarté les jambes. Je fermai les yeux, serrai les dents, et sans me presser fis de mon mieux ce pour quoi on m'avait choisi. Malgré tout, je voulais qu'elle conserve un bon souvenir de notre rencontre.

Lorsque j'eus terminé dans un cri, la porte se rouvrit et le médecin me fit signe de venir aussitôt. Je ressortis lentement du lit, regardai une dernière fois le visage masqué, et quittai la chambre.

Le médecin souhaite m'examiner à nouveau, et je remarquai avec beaucoup de gêne que son compagnon regardait comme lui les preuves de mon travail. Percevant mon trouble, il me dit :

« Allons, mon garçon, dans ces circonstances, ta pudeur est mal placée. »

Il me libéra d'un geste, je me rhabillai.

Celui qui n'avait rien dit me donna trois belles couronnes d'or, avec une tour au revers.

Le médecin me raccompagna sur le seuil et me congédia ainsi :

« Tu as tiré ton coup, tu as été bien payé, tu repars demain sur ton bateau les couilles vides, tu as déjà tout oublié de ce que tu as vu ou de ce que tu as fait. Pigé ?

— Oui monsieur. »

Et la porte se referma.

Je parcourus à plusieurs reprises ce texte, le reposai sur la table, et allai ouvrir la fenêtre sur le parc pour réfléchir. Le manuscrit ne comportait pas de ratures. Préparé au brouillon,

attentivement recopié, il racontait un souvenir apparemment ancien. Quoi qu'il voulût dire, quelque choquant qu'il pût paraître, il se voulait inquietant, prometteur, aventureux.

Ce matin-là, je classais les papiers du client n° 106. Au fond d'un tiroir, cette scène étrange dans un port non identifié.

Une brève escale, des rues qui montent vers la ville haute...

Que devais-je dire à la veuve ? Je ne savais pas grand-chose du défunt : Thomas Colbert, un Français installé aux États-Unis depuis bien longtemps, à la tête d'un groupe de sociétés — S.T.C. : Sociétés Thomas Colbert —, œuvrant essentiellement dans le domaine maritime. L'écriture de ce texte était bien la sienne, celle des autres documents, parfaitement banals, que j'avais trouvés jusque-là. Comment deviner s'il avait voulu laisser un souvenir de jeunesse, une allégorie, une brève nouvelle ?...

Ma petite entreprise existe depuis déjà deux ans.

Un soir d'automne, j'avais proposé à une amie de l'aider à trier les papiers de son grand-père, qui venait de mourir. Elle avait accepté sans hésiter, et s'était déchargée de cette tâche, pour elle douloureuse, qui pour moi n'était qu'ennuyeuse. Pendant une semaine, dans le bureau de l'aïeul, je classai, ordonnai, fis des piles, séparai ce qui pouvait être détruit de ce qui devait être archivé, les documents officiels, les contrats, les lettres privées, les photographies de fêtes, les souvenirs ambigus. Mon amie m'en remercia avec reconnaissance. Quelques jours plus tard, son oncle, le fils aîné du défunt, me fit passer une gratification substantielle.

Le montant qu'il m'alloua pour cinq jours de rangement m'étonna, puis me fit réfléchir. Peu importait le temps passé. La famille avait apprécié, et récompensé, la discrétion, la méthode, la minutie et, surtout, le transfert vers un inconnu

de toutes les émotions contradictoires dont les menaçait cette masse d'écrits. Un proche y aurait retrouvé le souvenir du disparu, des nostalgies, des habitudes, des mots non dits, toute la vague culpabilité qui entoure un décès. Chaque facture, chaque lettre, le moindre ticket conservé sans raison apparente pouvait déclencher des larmes, des regrets, des rancunes, des aigreurs. Un étranger, en y mettant de l'ordre, y mettait la paix. De même que des professionnels rigoureux et sans visage assuraient la toilette mortuaire et rendaient à la famille un défunt présentable, de même un autre professionnel anonyme avait su ranger les papiers épars, et ne laisser à la famille que les choix essentiels.

Je n'avais rien à perdre. Ni la prospection de clients dans l'immobilier, ni la traduction, ni la spéculation en Bourse, ni la fabrication d'accessoires de mode ne m'avaient retenu. Je décidai d'exercer ce métier que je venais d'inventer. Plusieurs appellations étaient possibles : archiviste ultime ; documentaliste funéraire ; classificateur post mortem. J'optai pour une expression plus neutre et vaguement solennelle : curateur aux documents privés.

Les débuts furent difficiles : repérer les riches familles en deuil, entrer en contact, savoir leur présenter de manière convaincante le service offert, emporter la décision. J'essayais maints refus, parfois indignés, et ne me rebutais pas. J'améliorais ma technique et mon offre. Le bouche-à-oreille de ma première intervention se répandait dans la bonne société de Manhattan. Un camarade de club de mon premier client le rejoignit dans l'au-delà. Sa famille fit appel à moi. J'affûtai mes tarifs. J'appris à graisser la patte des sociétés de pompes funèbres pour être alerté et introduit sur les cas prometteurs. Mes origines libanaises et mon léger accent

français ajoutaient une touche de raffinement et d'exotisme. Les contrats arrivèrent peu à peu. Le snobisme joua son rôle : il devint élégant d'avoir son curateur aux documents privés. Un bref article dans une revue de luxe mentionna cette nouvelle activité. Je commençais à équilibrer mes comptes, à revêtir sans émotion chemise blanche, costume noir et cravate noire, à passer des journées enfermés dans des bureaux désertés. En fin de mission, je remettais aux proches un rapport indiquant ce que j'avais inventorié et classé dans des dossiers cartonnés numérotés.

Je m'inventai une charte de déontologie, qui faisait toujours forte impression. Ma petite affaire se développait. Mes contrats mentionnaient des tarifs raisonnables, et une prime selon résultat. Et leur montant disait le soulagement des familles. Avec une bonne organisation, j'arrivais à traiter jusqu'à trois clients en même temps. Les semaines d'inactivité et d'attente avaient à peu près disparu. Je pus déménager pour un appartement presque convenable.

Il y eut des surprises. Lorsque je découvris dans le bureau du client n° 22, un juge fédéral, un dossier « Assurances », tout farci de magazines pornographiques, je ne pensai pas à méditer sur la nature humaine ou la morale, mais à mon intérêt. Je détruisis tout discrètement. « Rien de particulier ? » me dit sa fille en parcourant le compte-rendu de la mission — et je ne jurerais pas qu'elle ignorait tout. « Non, rien de particulier. » Elle ne put rien lire dans mon regard innocent.

Chez le client n° 37, je tombai sur des poèmes d'amour, atrocement mauvais, adressés à vingt ans à celle qui allait devenir sa femme pour un demi-siècle de vie commune. J'interrompis mes travaux de classement, et sollicitai un entretien auprès des enfants. Avec des mots et des effets choisis,

je remis solennellement entre leurs mains le trésor ainsi découvert. Ils furent évidemment bouleversés. Les poèmes se révélèrent très rémunérateurs.

Plus délicat fut le traitement du client n° 63 : au fond d'un tiroir, cinq lettres reçues de sa maîtresse, qui le pressait de divorcer, maintenant que ses enfants étaient adultes. Tout en restant encore une trentaine d'années avec sa femme, il n'avait pas eu le courage de détruire cette correspondance — et peut-être la relisait-il avec la nostalgie du choix qu'il n'avait pas fait. Je quittai le bureau du défunt pour aller réfléchir en marchant. Peu m'importait de semer la stupeur et le désarroi chez les proches, ou de violer les considérations pontifiantes de ma charte de déontologie : je ne me souciais que de moi. L'absolue délicatesse ne me rapporterait rien. Une lumière trop crue risquait de tout faire échouer. J'optai pour le clair-obscur, et demandai à être reçu au plus vite par le fils aîné, un médecin réputé. Après quelques propos de prudence et de circonstance, j'en vins au fait : « À la lecture de certains documents, on pourrait comprendre qu'à un certain moment de la vie de votre père il y aurait eu... une autre femme. » Il ne réagit pas à cette révélation, dont je ne pouvais savoir à quoi elle le renvoyait. Je poursuivis : « Souhaitez-vous que je les détruise, ou bien... — Jetez-moi tout ça au feu ! » La prime reçue tint compte de l'autodafé commandé.

Que faire du récit d'escabeau que je venais de lire ? Le détruire discrètement ? Et pourquoi donc ? Sa disparition ne m'eût rien apporté. J'espérais en tirer bénéfice, à condition d'être habile. Cette perspective excluait la corbeille à papier.

De ces trois pages pouvait s'écouler de l'argent, beaucoup d'argent, j'en eus aussitôt l'intuition. Au premier étage de

cette luxueuse résidence donnant sur Park Avenue, le mobilier d'acajou et de palissandre, les tapis, les tableaux aux murs, les soins d'un décorateur, tout murmurait l'abondance. J'espérais que ce texte énigmatique me donnerait l'occasion d'y puiser à pleines mains.

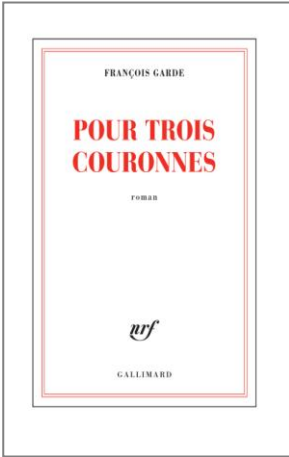
Et puis, cet or. Les trois couronnes d'or. La transaction qui se déroule entre le matelot et les deux hommes mystérieux, ces pièces qui changent de mains murmurent une promesse. Un appel. Une invite. Comment ne pas y céder ? Comment ne pas en être par avance enivré ?

Seul celui qui laisse passer l'occasion peut pleurnicher le reste de sa vie. Je ne savais pas encore où j'allais, mais je ne voulais pas rester inerte devant cette surprise.

Je m'astreignis encore pendant deux heures à trier des lettres banales, des programmes d'opéra, des cartes de visite, des noms inconnus et des numéros de téléphone notés au vol sur un carnet, dans une routine rassurante. Aucun autre manuscrit comparable, rien nulle part qui me surprenne, aucun élément qui vienne l'éclairer, l'expliquer ou le contredire. Que faire de cette découverte, si étrange, si différente des petits secrets ordinaires et blêmes mis au jour jusqu'à présent ? J'éprouvais les sensations de l'aventurier qui met la main sur la carte d'un trésor — sauf que je ne l'avais pas cherchée et ne savais pas la lire.

En fin d'après-midi, j'appelai le maître d'hôtel et lui confiai un billet pour Mme Colbert. En quelques phrases prudentes, je lui résumai ma trouvaille et sollicitai ses instructions. Une demi-heure plus tard, John Tucker, l'homme qui m'avait embauché et semblait tenir lieu de secrétaire particulier, me convoqua dans son bureau du rez-de-chaussée. Je lui remis

| | |
|--|-----|
| Première partie : <i>Curateur aux documents privés</i> | 13 |
| Deuxième partie : <i>Retour à Bourg-Tapage</i> | 85 |
| Troisième partie : <i>Un fils et son père</i> | 245 |



Pour trois couronnes

François Garde

Cette édition électronique du livre
Pour trois couronnes de François Garde
a été réalisée le 23 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141876 - Numéro d'édition : 253748).

Code Sodis : N56009 - ISBN : 9782072493041
Numéro d'édition : 253750.